L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 29 SEPTEMBRE 1882. 56me Année.

Dufour, Douaz & Cie.,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.

VENDREDI, 29 SEPTEMBRE 1882.

PRIX DE L'ABONNEMENT

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$2 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

VENTES A L'ENCAN.

Par Hecy & O'Connor, au N° 140 rue Carondelet, entre Lafayette et Girod, un fort lot de meubles.

Par Jas P. Guinault, au coin des rues Bienville et Passage de la Bourse, un lot de meubles assortis.

Par E. Sternberg Co, dans la salle d'encan N° 35 rue de Chartres, bottes, souliers et brodequins.

La Nouvelle-Orléans port naturel du Mexique.

Nos lecteurs savent que, dernièrement, il s'est formé, ici, une grande Bourse dite mexicaine, destinée à activer nos rapports commerciaux avec le Mexique. Jamais, assurément, création n'aura été plus opportune; jamais entreprise financière n'aura été appelée à rendre de plus importants services au pays.

Voici que le Mexique, en effet, se couvre de chemins de fer, et Dieu sait à quel prix : celui de la compagnie anglaise, s'étendant sur un parcours de 393 milles, a coûté $159,000 par mille, soit $,346,322 livres sterling.

Le *Mexican Central* qui court, d'un côté, de Mexico à Léon, sur une longueur de 262 milles, de l'autre, d'El Paso à Chihuahua, sur un parcours de 224 milles, et qui doit être complété le 31 décembre prochain, de Léon à Chihuahua, —autre parcours de 814 milles,— est tellement avancé, à l'heure qu'il est, qu'on peut, dès aujourd'hui, en estimer exactement les frais : $25,465,203 une moyenne de $19.500 par mille.

Certes, voilà de beaux résultats; il font honneur à l'esprit libéral et à l'habileté des entrepreneurs. Mais là n'est pas la question qui nous préoccupe; il en est une autre bien plus importante, et qui mérite d'être étudiée d'une façon particulière.

Des lignes ferrées qui commencent à sillonner le Mexique, presque pas une ne se dirige vers les côtes du golfe; toutes, ou presque toutes, remontent du côté du Texas pour se diriger vers la Nouvelle-Orléans, but naturel de toutes les expéditions de marchandises de ce pays.

S'il y a un fait évident, qui frappe tous les esprits, c'est le désir ardent qui possède les Mexicains de multiplier leurs rapports avec le reste du monde, surtout avec les centres de population qui peuvent faciliter ces rapports, avec notre port, par exemple.

Voici, entr'autres, non loin de Laredo, ville texienne arrosée par le Rio Grande, Monterey, si fertile en toute sorte de produits de la terre, en maïs, en cannes à sucre, en betteraves, en légumes de toute sorte, en oranges, en bananes, en figues, en pêches et autres fruits; Monterey, où l'on trouve des distilleries, des fabriques de glace, des fabriques de chapeaux, de chaussures, de cigares, un marché au coton, un marché à la soie; Monterey, presqu'une grande ville, riche, opulente, et jouissant d'un admirable climat; Monterey qui peut jeter tant de produits sur notre marché, Monterey dont déjà Galveston voudrait s'emparer le commerce.

Voulez-vous avoir une idée du trafic qui peut se faire avec le Mexique? examinez ce qui se passe à Matamoros. Certes, c'est là un bien triste port; il ne peut s'y faire de bien grandes affaires; pourtant, voyez les importations qui y ont eu lieu des Etats-Unis, durant les trois périodes suivantes :

Dans les six mois finissant le 31 mars 1881, $646,521; dans les six mois finissant le 30 septembre, même année, $707,417; dans les six mois finissant le 31 mars 1882, $589,653; total des importations des Etats-Unis en 18 mois, $1,943,651.

Le chiffre des importations de l'Europe est presque aussi considérable. Dans le semestre finissant le 31 mars 1881, elles ont été de $531,489; dans le semestre finissant le 30 septembre, même année, $721,883; enfin, dans le semestre finissant le 31 mars 1882, $543,150; total, pour les 18 mois, $1,796,522.

Rien qu'avec Matamoros, la Nouvelle-Orléans peut faire un commerce considérable. Pourquoi ne lui fournirait-elle pas d'abord tout ce qu'elle reçoit directement d'Europe, tous les articles de toilette, les draps, les cotonnades, les soieries, les fers, la bijouterie, la bonneterie, la poterie ordinaire et de luxe, et une foule d'autres produits que nous possédons en abondance et que nous pouvons livrer à bon marché?

En fait, nous tenons la tête de la grande ligne qui, partant de notre port, centre important d'un grand commerce de transit, traverse tout le Mexique et va aboutir à la capitale de cette vaste contrée. Il nous est d'autant plus facile de nous emparer d'une partie, au moins, du commerce de cette république, qu'elle ne possède aucun bon port, et que, des rives du golfe à l'intérieur, le pays est traversé par des montagnes qui y rendent les communications extrêmement difficiles. Il n'y a qu'à jeter les yeux sur la carte pour s'en rendre compte. Deux chiffres en donneront une idée plus nette encore. Le coût de la grande voie ferrée qui va de Texas à Mexico en octoyant les chaînes de montagnes, ne dépasse pas la moyenne de $19,500 le mille, tandis que les frais de la ligne, construite par les anglais à travers ces mêmes montagnes, s'élevaient à la moyenne presque monstrueuse de $159,000 le mille.

Est-ce une raison pour nous imaginer que le commerce du Mexique va venir spontanément à nous, et que nous ne soyons pas, au contraire, obligés de nous offrir à lui, d'aller le solliciter sur les lieux mêmes? Non, certes. Les affaires ne se font qu'en les provoquant, et il n'est pas de négociant un peu intelligent qui n'envoie à droite et de gauche des placeurs et des voyageurs. Pourquoi nous, grand centre de commerce de transit, ne suivrions-nous pas l'exemple du dernier des petits trafiquants?

Au reste—et c'est par là que nous finirons, comme n'est par là, aussi que nous avons commencé—la Bourse mexicaine vient de se créer parmi nous; c'est elle qui doit être notre grand point d'appui, notre principal instrument dans la nouvelle et grandiose entreprise qu'il s'agit de lancer. Qui pourrait douter qu'elle hésite à remplir une tâche qu'elle s'est imposée elle-même, en s'organisant?

Nous avons reçu, hier, le numéro d'octobre du "Louisiana Journal of Education" de MM. Robert M. Lusher et Wm O. Rogers. Nous en recommandons la lecture aux personnes qui suivent les progrès de l'instruction et s'intéressent à la cause que défendent si hablement ces deux professeurs distingués.

Nos remerciements à M. Kellogg pour un exemplaire des éloges funèbres du général Ambrose E. Burnside, sénateur du Rhode Island.

ACADÉMIE DE MUSIQUE.—C'est ce soir qu'a lieu la représentation dont Mlle Minnie Maddern est la bénéficiaire. Les *Continental Guards* qui lui offrent ce bénéfice y assisteront en corps, et l'on peut s'attendre à une manifestation des plus flatteuse pour la jeune comédienne.

Comme femme et comme artiste Mlle Maddern ne compte ici que des amis. Elle emportera donc de sa ville natale un double souvenir qui lui sera précieux, et le public, auquel elle a vaincu si agréables soirées, ne l'oubliera point.

—Ceux qui ont essayé du Malakoff Bitters font le plus grand éloge comme tonique anti-bilieux.

Le *Pionnier de l'Assomption*, Lte., du 23 septembre :

Nous avons reçu les premières caresses de l'automne. Le vent souffle du nord avec quelque persistance depuis jeudi dernier. C'est un temps qui convient admirablement aux planteurs pour achever leur moisson de riz, de maïs et de foin et pour terminer leurs préparatifs de roulaison. Cette température fait aussi mûrir les cannes qui sont déjà fort belles et qui peuvent dès aujourd'hui donner un rendement très profitable. Dans huit jours les couteaux seront à l'œuvre et dans quinze jours presque toutes les usines seront en activité. Il ne nous reste plus à désirer qu'il n'arrive pas d'accident d'ici à ce que ces travaux soient terminés.

—Pendant les eaux basses, le fret nous arrive en chaland. Ce service se fait avec tant de régularité qu'on s'aperçoit à peine de l'absence des steamboats. C'est au zèle et à l'extrême énergie du capitaine Démophon Le Blanc (Dem White) qui fait trois voyages réguliers par semaine jusqu'à Paintcourtville, et du capitaine Jean Marie Hériard, qui vient deux fois par semaine jusqu'à Napoléonville, que nous sommes redevables de la ponctualité et du soin de ce service. On leur en tiendra bon compte lorsque l'occasion se présentera.

—La morts des rigueurs à nulle autre pareille.

La triste nouvelle de la mort presque subite de Mme Claiborne Dugas, née Léo Landry, a pris à l'improviste et douloureusement impressionné notre communauté tout entière. Rien, en effet, ne faisait prévoir une catastrophe aussi subite qui plonge dans le deuil une famille tout entière aimée et estimée de tous. Elle a succombé mercredi dernier, 20 courant, à l'âge de 34 ans et 3 mois, laissant un époux inconsolable, cinq jeunes enfants qui la chérissaient tant et un bon vieux père qui l'idolatrait.

Ceux qui ont connu Mme Claiborne Dugas, savent combien elle était bonne et charitable. Elle avait une grande aménité dans le caractère et était d'une douceur infinie. Elle a fait énormément de bien et sans ostentation.

Après une grande messe chantée à l'église Ste Elizabeth, un cortège nombreux a suivi les restes de la défunte au cimetière de Paincourtville où ils ont été inhumés dans le caveau de famille.

Nous offrons à sa famille, si douloureusement éprouvée par ce deuil si inopiné, nos condoléances les plus sincères et celles de la communauté dont nous sommes sûr, en cette circonstance déplorable, d'être les interprètes.

Alexandrie, 24 septembre—Un service solennel d'actions de grâces pour la pacification du pays a été célébré aujourd'hui à l'église catholique. L'assistance était nombreuse et comprenait les consuls étrangers, les autorité militaires anglaises et une députation d'un certain nombre de régiments. Un requiem sera chanté demain pour les victimes des massacres et pour ceux qui ont été tués sur les champs de bataille.

A la dernière séance de la Société Nationale d'agriculture, M. Jensen, l'agriculteur danois, a fait une communication importante à propos de la maladie des pommes de terre, qui sévit, cette année, avec une certaine intensité.

M. Jensen est l'auteur d'un procédé qui, prétend-il, lui permet de combattre efficacement la maladie.

Ce procédé consiste à planter les pommes de terre en lignes distantes de 75 à 80 centimètres, et à opérer le buttage à une hauteur de 10 centimètres, à l'époque ordinaire, au moment où apparaissent les premières taches sur les feuilles. M. Jensen fait un deuxième buttage dit de protection, en pointe, haut de 15 centimètres. Si les taches ne sont pas apparues au moment de la moisson du blé, il est bon, néanmoins, de faire ce buttage.

Par ce rempart, les tubercules sont protégés contre l'accès des germes, des *spores*, qui peuvent tomber des feuilles, et être entraînés, par la pluie, à travers le sol.

Quand à l'arrachage, M. Jensen conseille de ne procéder à cette opération, que trois semaines environ après que les dernières feuilles du champ sont desséchées.

Encore un nouveau nom *sauvage* à ajouter au Dictionnaire de l'Académie, et qui vient grossir la liste, déjà longue, des néaux qui détruisent les récoltes. Dans une de ses prochaines séances, l'Académie des sciences aura à s'occuper d'une communication qui vient de lui être faite, relativement à l'apparition dans les vignes de ce nouvel insecte aussi dangereux que le phylloxera.

Le *Tréphana Simbri* (c'est ainsi qu'on a nommé ce nouvel insecte), est un ver de la grosseur et de l'apparence du ver-à-soie et d'une couleur rouge. Il se multiplie avec une facilité prodigieuse, et un seul nid contient jusqu'à trois cents œufs.

Cet insecte, dont on a constaté l'apparition dans les environs de Nice, s'attaque aux bourgeons de la vigne, et, dans une nuit, un seul suffit pour détruire plusieurs ceps. Il n'agit que dans l'obscurité; sitôt que le jour paraît l'insecte se laisse tomber à terre et se cache dans le sol à quelques centimètres de profondeur.

En creusant autour des pieds des ceps, on est sûr d'en trouver des centaines. Nous verrons bien comment l'Académie traitera ce nouvel hôte aussi important que dangereux.

On a parlé des mesures prises ou à prendre pour prévenir, en France, l'invasion du choléra.

Une précaution sérieuse a été prise, déjà par le gouverneur général de l'Algérie, M. Tirman : l'interdiction formelle faite aux Arabes, résidant sur les territoires français ou occupés par l'armée française, de se rendre au pèlerinage de la Mecque.

On télégraphie d'Odessa, qu'à la suite de l'apparition du choléra en Asie, les autorités russes ont pris toutes les mesures propres à prévenir l'introduction de l'épidémie dans la Russie méridionale. Tous les navires venant d'Egypte sont soumis à une quarantaine à leur arrivée à Odessa.

Une dépêche de Vienne, adressée au *Standard*, annonce qu'à Trieste les autorités autrichiennes ont pris des mesures identiques à l'égard des navires venant d'Egypte. Une commission sanitaire a, en outre, été instituée pour faire l'inspection des navires de cette provenance.

—La Société colombophile de Paris, par l'intermédiaire d'un de ses membres habitant Oron, canton de Vaud, a fait partir de cette dernière ville, 350 pigeons voyageurs;

A huit heures et demie du matin, le lâcher a eu lieu.

Les premiers sont arrivés à Paris le même jour, à trois heures de l'après-midi; les autres une demi-heure après.

Les 250 kilomètres ont donc été franchis en six heures trente-six minutes, malgré le violent vent du sud-ouest qui soufflait au départ.

Extrait d'un discours que M. De Mahy, ministre de l'agriculture en France, a prononcé, le 10 septembre, au comice agricole de Sarlat, chef-lieu d'arrondissement du département de la Dordogne :

"L'agriculture est une des bases essentiel es sur lesquelles repose l'intérêt national. Il est donc bon que les affaires de l'agriculture figurent parmi les préoccupations du gouvernement, au premier chef pour ainsi dire et avant toute chose. Il faut que le gouvernement donne à l'agriculture l'appui le plus large, qu'il la favorise en lui fournissant les plus sérieuses ressources. Je ne dis pas qu'il doive lui prodiguer ses richesses, car les richesses ne doivent jamais être prodiguées, mais j'affirme que l'argent de l'impôt ne saurait être mieux employé qu'à secourir, à développer, à protéger l'agriculture, car c'est là de l'argent placé à gros intérêts, c'est du grain semé dans un terrain fertile qui lèvera une abondante moisson et portera des récoltes opimes.

"Nous avons l'intention de reprendre et de compléter tous les projets préparés par nos prédécesseurs en faveur de l'agriculture. J'arrive d'une contrée où peu à peu la dépopulation s'est produite, où le paysan découragé quitte la terre infertile à la suite des ravages exercés par le phylloxera. Nous tâcherons de remédier à ce mal et d'assurer la reconstitution des vignes en créant le canal d'irrigation du Rhône. Dans la Dordogne le même mal s'est répandu et exige de prompts remèdes. Nous essayerons d'y porter remède d'abord en nous occupant du canal de la Dordogne dont le préfet, le conseil général se sont déjà occupés et pour lequel, en ce qui me concerne, je vous promets de ne rien négliger.

"En parcourant ce département, mes sieurs, j'ai été vivement touché du navrant spectacle que présentent vos vignes, autrefois si prospères, si productives et qui donnaient de si bons vins. Mais sachez que partout où elles ne sont pas mortes vous pouvez les reconstituer. Greffer sur les vignes françaises des vignes américaines, et une fois ces greffes affranchies, greffer des cépages français sur les boutures américaines ainsi obtenues.—Dans mon voyage dans le Midi, une femme pleine d'intelligence, d'énergie, d'activité, Mme la duchesse de Fitz-James, m'a fait visiter 500 hectares de vignobles ainsi reconstituées en moins de dix ans. Il ne restait plus à Mme de Fitz-James qu'une seule petite vigne lorsqu'elle se mit à l'œuvre. Elle n'hésita pas, fit tout raser jusqu'aux racines, greffa des cépages américains, et lorsque ces greffes furent affranchies, non seulement elle reconstitua ses vignobles, mais encore put vendre des greffes aux propriétaires des environs, ce qui, vous ne l'ignorez pas, constitue encore un bon revenu.

"Cet exemple est frappant, messieurs, et je vous engage à le suivre. En ces temps derniers, une pépinière de vignes américaines a été créée dans le Var et une subvention de 30,000 fr. a été allouée pour cet objet à ce département. Si la Dordogne veut entrer dans cette voie, ou j'y perdrai mon nom ou vous obtiendrez une subvention égale, qui permettra à votre agriculture de se régénérer, de se perfectionner, de reprendre une force nouvelle.

"Je termine en portant un toast à la ville de Sarlat et à sa municipalité; à vous tous, messieurs, et à la ville de Sarlat! [Vifs applaudissements.]"

Armagh, 24 septembre—Huit hommes accusés de haute trahison, dont quatre avaient été naguères libérés de la prison de Kilmainham, vont passer en jugement. Il paraît que les autorités ont obtenu des preuves à leur charge d'un délit qui a fait des révélations extraordinaires sur l'existence d'une vaste conspiration.

Le Conseil central d'hygiène à Paris, a pensé qu'il serait bon de mettre entre les mains des élèves des écoles un exposé précis, intéressant, clairement écrit, des symptômes qui précèdent l'explosion de la rage.

Il a chargé M. Warnesson, vétérinaire inspecteur du département de Seine-et-Oise, et rédiger un manuel très abrégé, sous forme de lectures enfantines, qui donnera non pas seulement aux enfans, mais aux instituteurs et aux parens eux mêmes des notions précises sur le développement de la maladie.

C'est ce petit livre qui vient de paraître sous ce titre : *Manuel de la rage*.

On sait combien est répandu ce préjugé que le chien enragé a horreur de l'eau; les savans eux-mêmes ont pour vouloir lui ajouter du crédit en donnant à la rage le nom grec d'hydrophobie.

La vérité, c'est que le chien enragé a surtout la rage de boire.

Voici ce que dit M. Warnesson :

"Oui, il boit, ce chien qui est en train de devenir enragé; il boira hier, il boit aujourd'hui, il boira demain, alors que la maladie sera tout à fait déclarée; il boira ainsi ou cherchera à boire jusqu'à la fin, c'est-à-dire tant qu'il lui restera la force et la possibilité de boire.

"Cela vous étonne, parce que c'est en contradiction avec ce que vous avez toujours entendu dire; parce que cela va à l'encontre de vieux préjugés qui veut qu'un chien enragé ait horreur de l'eau et ne boive point, préjugé qui, à l'instar de "l'écume à la gueule et de la queue entre les jambes," se trouve si profondément ancré dans l'esprit du public qu'on a toutes les peines du monde à l'en arracher. De combien de malheurs cette erreur fatale n'a t-elle pas été cause!

"Combien de gens, qui se figuraient que leur chien n'était pas enragé parce qu'il buvait, ont été victimes de cette illusion!

"C'est par centaines, enfans, que j'ai été à même de voir et d'observer les chiens enragés; le n'en ai pas rencontré un seul qui ne bût pas, qui ne se jetât avec empressement sur l'eau fraîche qu'on lui présentait, vaquant le plus souvent à la laper jusques au goulot même de la bouteille, qui la lui versait à travers les barreaux de sa cage. *Le chien enragé* BOIT; soyez bien pénétrés de cette vérité, et qu'elle ne vous sorte pas de l'esprit."

A la suite d'expériences faites, en France, depuis trois ans, dans la fabrication du biscuit militaire, soit avec sel et levain, soit avec levain sans sel, soit sans levain ni sel, il a été démontré que le biscuit avec sel et levain, ou avec levain seulement, ne remplit pas, au même degré que le biscuit azyme, le seul qui était précédemment en usage, les conditions qu'il est indispensable de trouver dans un aliment de réserve, au point de vue de la durée de la conservation, de la facilité du logement en caisses, et de la résistance dans le transport.

Ordre a donc été donné de renoncer définitivement à la fabrication des deux premières sortes de biscuit ci-dessus indiquées, et d'en revenir exclusivement au biscuit fabriqué sans addition de levain.

Au château des Crètes, il y a dans le jardin des châtelaines séculaires qui sont comme la protection du château. C'est sous leurs ombrages que M. Gambetta lit ses lettres et ses journaux, quand il en a fini avec ses deux passions; marcher, ou jouer aux quilles.

Ah! jouer aux quilles! Aux Crètes c'est le triomphe de M. Gambetta. Le Président de la République joue au billard; l'ex-président du conseil, lui, joue aux quilles.

Derrière le château, plus loin que les serres, se trouve une grande poloniche, où chaque jour, sont disposés de malheureux morceaux de bois qui sont continuellement bombardés par une boule "lancée d'une main sûre". M. Gambetta tout gros et court qu'il est, se montre joueur adroit à cette "partie" pour laquelle tant de mortels professent une indifférence inexplicable. Et le messager des quilles ne s'arrête que lorsque la fatigue a mattrisé son ardeur. Souvent même Mme Arnaud est obligée de gronder et de faire emporter de la serre le jeu et les boules.

L'Imparcial dit que l'on parle dans les cercles politiques de Madrid d'une lettre que M. Posada Herrera a adressée au maréchal Serrano. Dans cette lettre, le président de la Chambre des Députés désigne à l'ancien chef de l'Etat qu'il considère comme nécessaire la formation d'un grand parti vraiment libéral en opposition au parti conservateur dirigé par M. Canovas del Castillo. M. Posada Herrera ajoute que la fusion des centralistes et des constitutionnels doit se borner à une entente cordiale, grâce à laquelle on arrivera à former finalement ce que l'on appelle la "Gauche dynastique."

La *Correspondencia de Espana* constate que ni les possibilités ni les fédéralistes n'ont accepté jusqu'à présent la coalition électorale proposée à tous les groupes républicains d'Espagne par la *Prensa moderna*.

L'Instruction commerciale en France.

A propos des doléances contenues dans le rapport de M. Lourdelet, à la Chambre syndicale du commerce d'exportation, M. Jacques Siegfried, qui est bien connu au Havre,—a adressé, au *Temps*, une lettre, dont nous avons déjà dit un mot, pour expliquer d'où proviennent, en partie, les causes de notre faiblesse commerciale à l'étranger, et indiquer quels remèdes il conviendrait, selon lui, d'apporter à cette situation, dont notre pays commence à souffrir sérieusement, et dont il souffrira plus encore par la suite.

L'une des causes, sinon la cause principale du mal, vient de ce que le Français n'aime point, n'estime point comme il conviendrait, la carrière industrielle et commerciale, et, par suite, a peu de propension à émigrer pour aller l'exercer à l'étranger. Cela tient, nous l'avons ici même, dit et répété à satiété à notre système d'instruction et d'éducation, absolument littéraire et nullement pratique au point de vue des affaires. L'on croit, les pères et les mères de familles croient que leurs fils ne jouiraient pas dans le monde d'une considération suffisante, si ces fils ne devenaient tout d'abord bachelliers. Et l'on dirige tous les jeunes gens vers le fameux diplôme qui, pour la plupart, devient inutile dès qu'ils l'ont obtenu.

Inutile? ce n'est pas assez dire; il faut ajouter même, parfois nuisible. En effet, beaucoup de jeunes gens, une fois qu'ils sont munis de ce parchemin, se croient de trop importants personnages pour se faire marchands. Fi donc! marchands! pour qui prenez vous ces braves petits messieurs, qui ont fait leurs humanités! Et de quoi leur servirait la conquête de ce grade s'ils venaient à condescendre à acheter et à vendre des cotons, des cafés, des cuirs, des laines, etc.? Non; ce n'est pas à cela qu'ils se croient aptes; leur capacité se hausse à des destinées plus nobles suivant eux, et aussi, hélas! selon leurs parents. Et on les dirige vers les fonctions publiques; on en fait des avocats,—sans cause pour beaucoup—des employés médiocres. Et ainsi sont perdus, pour le pays, des forces vives; et ainsi sont créées des charges lourdes; car beaucoup, au lieu d'être des travailleurs, des producteurs utiles, deviennent des consommateurs et rien de plus.

Ce qu'il y a de pire—et nous l'avons bien des fois constaté, hélas!—c'est que certains négociants, eux-mêmes, cèdent à cette pente. Au lieu de diriger l'éducation de leurs fils dans la voie commerciale et industrielle, ils les envoient à la fabrique de bachelliers, pensant qu'ils ne recevraient pas un lustre suffisant de l'éducation commerciale, qui semble inférieure à bien des yeux. Il y a là un préjugé contre lequel on n'ose aller et c'est très fâcheux.

Maintenant, à côté du préjugé,—qui vient de loin, et qui est très surcaoné, contre lequel tous les hommes sensés doivent constamment et hautement réagir,—à côté de ce préjugé, il y a, comme le dit M. Jacques Siegfried, une raison assez topique qui sert à l'entraîner. Dans notre organisation militaire actuelle, le bachelier n'est astreint qu'à un service d'un an. Les élèves diplômés des écoles commerciales ne jouissent pas de la même faveur; et M. Jacques Siegfried réclame pour eux ce qu'on accorde aux bachelliers. Du reste, il est très vraisemblable que, dans la nouvelle organisation militaire en voie de préparation, le volontariat d'un an sera supprimé, et que le temps de service sera le même pour tous. Il n'y aura donc plus à réclamer de ce chef.

Quoi qu'il en soit, on est en droit de protester contre la rapide dégénérescence de cette éducation de luxe appliquée à tout le monde, et qui ne sert de rien aux trois quarts de ceux qui l'ont reçue. C'est autant de *forces* perdues, car dirigées dans un sens plus pratique, les jeunes gens eussent pu embrasser une carrière utile, non-seulement à eux, mais au pays, dont ils auraient, ainsi, contribué à étendre les relations et à accroître la richesse.

Voilà ce à quoi il faudrait arriver. Mais, hélas! il n'y a rien de si tenace qu'un préjugé, si tenace que certains négociants eux mêmes,—auxquels il est préjudiciables,—y cèdent les premiers. En la preuve, c'est que les *Ecoles* commerciales créées dans les centres commerciaux sont loin d'avoir le nombre d'élèves qu'elles pourraient recevoir selon que le constate, avec mélancolie, M. Jacques Siegfried.

Il fait appel aux hommes de bonne volonté; nous appuyons cet appel de toutes nos forces;..... mais sans beaucoup d'espoir qu'il soit entendu. On continuera de faire des bachelliers, beaucoup trop de bachelliers et pas assez de commerçants. Et voilà pourquoi notre commerce est en souffrance.

[*Le Journal du Havre*]

Le journal russe la *Strana*, organe du parti libéral, parlant de la situation politique actuelle, dit que l'Europe est coupée en deux par un mur épais et solide, c'est-à-dire par l'alliance des empires d'Allemagne et d'Autriche.

"Cette alliance, dit la *Strana*, est d'autant plus durable qu'elle est basée sur la solidarité des intérêts et qu'un même esprit, l'esprit allemand, règne dans les deux pays alliés.

"Dans l'est et dans l'ouest de l'Europe, qui sont séparés par cette muraille, on ne voit que des Etats n'appartenant, pour ainsi dire à aucun système solaire et errant comme des comètes dans des orbites qu'on n'a pas encore pu déterminer.

"La plus fixe de ces comètes, c'est l'Angleterre, et elle n'est fixe que dans un sens qui nous est désavantageux.

"Toutes les fois qu'il y aura dans l'ouest de l'Europe une collision importante, l'Angleterre appuiera par sa neutralité, l'augmentation de la puissance allemande.

"Toutes les fois qu'il y aura un conflit grave en Orient l'Angleterre appuiera l'Autriche par sa neutralité où, en cas de besoin, par un rôle actif. L'Angleterre est donc, pour la Russie, comme pour la France et l'Italie, non pas un satellite de l'Allemagne, mais jusqu'à un certain point une planète du même système que cette dernière puissance.

"Les véritables comètes sont en ce moment l'Italie, la France et la Russie."

Le journal russe expose ensuite que tout l'avenir de la politique européenne de la Russie est dans le pays des Slaves méridionaux et occidentaux et fait remarquer que si les Russes restent avec leurs prétendus *alliés traditionnels*, ils ne feront pas un pas en avant dans la seule voie qui leur soit tracée par le bon sens.

"En restant alliés avec l'Autriche et l'Allemagne, dit la *Strana*, nous n'avancerons pas du côté du sud-ouest. Si nous sommes obligés de combattre seuls contre une de ces puissances et que nous vaincrions l'Autriche, l'Allemagne se dédommagera en prenant la Bohême, et, si nous sommes battus, elle nous prendra la Pologne.

"L'Allemagne ne perd pas de vue ni la riche Bohême qui est déjà germanisée en partie, ni la pauvre Pologne où les Allemands trouveraient un vaste terrain de colonisation."

Le journal russe termine en déclarant que l'Italie et la France se trouvent dans la même situation que la Russie vis-à-vis des deux empires du centre de l'Europe et qu'il doit naturellement résulter de ce fait une autre constellation politique, composée de l'Italie, de la Russie et de la France.

A propos du mémoire de M. Lalanne, sur les trombes, lu dernièrement à l'Académie des sciences, M. R. Mary, capitaine de long-cours à Bruneval, nous adresse une note, résultat de ses propres observations sur ce phénomène :

"Durant ma navigation au long-cours, j'ai plusieurs fois eu l'occasion de voir des trombes de vent; mais je les ai presque toujours rencontrées à la limite des vents variables et des vents alizés. Quelques-unes s'élevaient à plus de cent mètres.

"L'espèce d'étude que j'ai faite de ce phénomène me porte à croire qu'il y a résultat de la quasi-rencontre de deux vents, l'un Nord-Est et l'autre Sud, par exemple.

"Lorsque les deux brises sont fortes, elles agitent l'eau à peu près en sens inverse, de telle sorte qu'elles l'élèvent à une certaine hauteur; puis, cette colonne obéissant aux deux vents à la fois, acquiert un mouvement de rotation en spirale, qui continue cette élévation à la façon d'une vis d'Archimède, jusqu'à ce qu'une couche d'air superposée vienne enlever la trombe et la faire filer comme ballon."

—Ça, c'est curieux:

Tout le monde connaît le père Salomon: voilà bien quarante ans qu'il vend des "pons lorgnetteg" sur le boulevard.

Le père Salomon s'est marié l'année dernière, et sa femme est accouchée hier.

Savez-vous de quoi?

De deux jumelles!

Londres, 23 septembre—La reddition de Damiette porte le dernier coup à la rebellion égyptienne. La presse anglaise et étrangère discute la réorganisation du pays. On paraît oublier qu'il reste à M. Gladstone à dire s'il en référera à l'Europe ou non. Les puissances ont consenti à l'intervention anglaise à la condition que toute modification du *statu quo* serait soumise à un examen général. Or, on ne fait que rétablir le *statu quo* puisque le Khédive reprend le gouvernement avec les vieux arrangements, y compris le contrôle anglo-français. Il est probable cependant que le plan de M. Gladstone nécessitera de sérieux changements, qui seront évidemment soumis à l'approbation du parlement et ensuite à l'examen d'une conférence. Dans certaines régions on engage fortement le gouvernement à prendre la suzeraineté de l'Egypte, mais l'Angleterre déclare qu'elle n'empiètera pas sur les droits du sultan. D'un autre côté on mande de Vienne que l'Europe est toute disposée à accorder à l'Angleterre la garde du canal de Suez, avec la protection du territoire de chaque côté. Les journaux français, sans observer que le contrôle existe, demandent que l'Angleterre les dédommage de leur exclusion de l'Egypte en consolidant leur influence en Syrie.

—Le Bitter Malakoff est un laxatif vegetal.

On télégraphie de Berne le 12 septembre :

"Le projet d'une législation internationale en matière de transport par chemin de fer, tel qu'il a été préparé par la commission internationale du Congrès de 1881, a été raidié par les Etats suivants : Italie, Autriche-Hongrie, Hollande, Suisse.

"On attend prochainement l'adhésion des autres Etats.

"Le projet contiendrait en substance : les bases d'un traité international relatif au transport des marchandises, un projet de règlement relatif à la création d'un bureau central avec siège à Berne, et un projet de règlement d'exécution."

—Savez-vous combien l'on compte d'aveugles en Europe,—pas d'aveugles d'esprit, parce qu'il n'y aurait pas de maisons de premier ordre